

Le Bonnet Rouge

Quotidien Républicain du soir

5 centimes — PARIS ET DÉPARTEMENTS — 5 centimes

Rédaction et Administration : 16, rue du Croissant, PARIS

Rédaction et Administration : 16, rue du Croissant, PARIS

Téléphone : CENTRAL 69-70

Téléphone : CENTRAL 69-70

ABONNEMENTS

	Trois mois	Six mois	Un an
Paris	5 fr.	9 fr.	18 fr.
Départements	6 fr.	11 fr.	22 fr.
Union Postale	9 fr.	16 fr.	32 fr.

RÉDACTEUR EN CHEF :

Miguel ALMEREYDA

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL : Eugène MERLE

Les Annonces sont reçues à l'Administration du Journal

Adresse Télégraphique : BONETROUGE-PARIS

ADMINISTRATEUR : Paul RAOULT

A propos d'espionnage

L'histoire qui vient d'arriver au *Matin* montre avec quelle prudence il faut accueillir les accusations d'espionnage.

Vous vous rappelez la nouvelle lancée par notre confrère : Maubeuge était tombé grâce à des plateformes en béton, que les Allemands avaient fait construire, en pleine paix, autour de cette place forte sous le couvert d'une entreprise industrielle.

C'était sensationnel. Et des milliers de gobe-mouches colportèrent la nouvelle — en l'amplifiant encore, naturellement !

Or, le *Matin* se voit contraint de reconnaître qu'il s'est trompé. Il n'y a jamais eu de construction faite en vue d'un bombardement de Maubeuge, et les industriels, que notre confrère avait si imprudemment mis en cause, ne sont pas plus allemands que vous et moi.

Le *Matin* avait commis une injustice — une injustice qui équivalait à un véritable assassinat moral.

Il la répare. C'est parfait ; et il faut le louer de la netteté avec laquelle il le fait.

Mais les injustices, les assassinats moraux commis par notre justice et notre police ?... Quand et comment les réparera-t-on ?

Dans le moment d'affolement créé par la mobilisation, on a vu des espions partout. Des gens plus ou moins bien intentionnés — souvent moins que plus ! — ont dénoncé à tort et à travers. Et la police a opéré.

Sans doute, dans les milliers de suspects qu'on a ainsi coffrés, la plupart étaient bel et bien des agents du service d'espionnage allemand.

Mais dans les tas, il s'est trouvé de braves et honnêtes gens. J'en connais. On les a relâchés, c'est entendu.

On leur a fait des excuses, je l'admets.

Mais pensez-vous que ce soit suffisant ?

Le 18 octobre, le ministre de l'Intérieur, M. Malvy, adressait à ses fonctionnaires des instructions pour les inviter à réparer les abus et les injustices dont avaient pu être victimes les citoyens de la part de l'Administration.

M. Malvy ne pense-t-il pas qu'être accusé d'espionnage est un préjudice qui demande une réparation et que la France se doit à elle-même de la donner ?

Pour ma part, je sais bien que je n'accepterai pas, si une accusation aussi honteuse pesait sur moi, qu'on s'en tienne en me remettant purement et simplement en liberté !

MICHEL ALMEREYDA.

Dunkerque, Gravelines, Calais

Quel est celui de nous qui aujourd'hui, n'a pas jeté un coup d'œil sur ce promoteur haut perché, qui semble le crâne de la France ? Sur une ligne à peine inclinée on lit ces trois noms : Dunkerque, Gravelines, Calais ! Ces trois noms flambaient à haut, au vent froid de la mer du Nord, comme un drapeau sur la faite d'une montagne. C'est que leur nom, depuis longtemps, semblait s'être effiloché à la routine et à l'usure. Leur gloire était passée. Des siècles aussi. Et il ne semblait plus qu'on put sonner leur nom sur un clairon, mais seulement à la sirène des paquebots, ou au sifflet des locomotives.

Cependant, qui connaît ces trois villes, qu'un ruban gris de route relie, a senti que, tombées placidement dans le commerce, elles avaient été bâties pour les batailles. Leurs murs massifs et leurs maisons resserrées, comme pour mieux former un bloc, disaient leur histoire.

Dunkerque aujourd'hui, semblait avoir abdiqué pour les sièges illustres. Elle était devenue placide et débonnaire à l'image de Saint-Eloi, son fondateur. Elle se contentait d'aller porter au loin, les marchandises qui s'entassaient dans ses docks. A ses portes, elle avait posé sa petite plage mondaine, et son aspect était souriant. C'est que sa confiance était entière. Elle ne regardait plus les Anglais comme jadis, les Espagnols étaient bien loin. A côté d'elle la Belgique étendue, lui avait placé l'ostende pour lui montrer combien la vie est belle, quand elle est faite de travail et de plaisir. Assise sur la plage, elle semblait désormais y devoir regarder en paix, les flux de la mer, et le mouvement de ses navires.

Mais vers l'Yser le canon a tonné, la Belgique accout cout sanglante. Dunkerque s'est levée et comme jadis avec la Hollande, elle lui prend la main.

On veut son port, ses darses et son cheval ? Elle les défendra ! Elle sourit d'ailleurs ; son regard s'est tourné vers la mer. Des multitudes de cheminées, là-bas, d'où sortent des volutes de fumée noire, noircissent l'horizon. C'est sa moderne cuirasse. A son signal on lui fera une ceinture de fer et de mitraille.

Gravelines, c'est la petite bourgade placide, qui a posé autour d'elle créneaux et meurtrières, comme ses habitants posent, les uns sur les autres jurons et volants.

Les sabots raisonnent sur son pavé aux larges dalles, et sa grande place semble toujours déserte. Gravelines la silencieuse, ne sort que le dimanche pour aller à la messe et le vendredi au marché. Il faut connaître cette bourgade, pour savoir ce qu'elle a de personnel et d'orgueilleux. Elle laisse à ses portes les deux rubans de route qui mènent, l'un vers Dunkerque, l'autre vers Calais ; et ce sont bien des portes, on y voit un œil soupçonneux qui s'informe par la meurtrière et à votre passage par la plate-forme du pont-levis balance encore. Le couvre-feu sonne à Gravelines et peut-être ces soirs, on y monte les ponts-levis.

Calais à encore ses bourgeois. Calais dont on ne voit pas les murailles est sur le bord de la mer nonchalamment étendue. Sa tête repose sur un cousin de montagnes. A ses pieds un lion mugissant, la mer. Elle ne s'émoult point, confiante en sa force. Et puis, sa voisine est si près ! Ne la visite-t-elle pas plusieurs fois par jours avec ses bateaux ? Ne lui confie-t-elle pas ses enfants ? Quel historien nous a dit, qu'aux temps obscurs où débutait le monde, c'était par là que l'Angleterre tenait à la France. Qui a coupé cet ombilic des deux sœurs jumelles ?

Au milieu des prophéties vous cherchez des images ! Mais qui vous dit qu'en ce temps la terre de France n'avait pas pour sœur celle d'Angleterre et qu'elles n'ont pas été enfantées ensemble ? Calais ne sait pas se parer, un peu sauvage elle n'aime guère le plaisir. Elle n'a voulu ni d'une grande place, ni d'un grand casino. Comme l'athlète elle a voulu garder sa force physique et morale. Sa force physique est invisible et cachée sous les plis de son manteau. Sa force morale aujourd'hui nous apparaît. Par elle les enfants de la rigide Albion sont devenus nos frères, en ce jour nos amis, demain nos inséparables. Chez elle on a voulu creuser la Manche et c'est de chez elle que d'un premier coup d'aile, Hériot est allé saluer l'Angleterre. Par elle, peut-être, comme dans les lointains obscurs, la France et l'Angleterre redeviendront deux sœurs...

J.-L. André BONNET.

Voir en deuxième page :
LA CHANSON DES BOY-SCOUTS, par Eugène LEMERCIER ; LES GRANDES MISÈRES.

EN ALSACE

Du correspondant du *Times* :

Berne, 27 octobre. — On affirme que les forces allemandes en Alsace reçoivent actuellement des renforts considérables et que les Français ont fait de grands préparatifs pour résister à une attaque sur Belfort, abritée par des retranchements puissants.

LE PARLEMENT BELGE

Amsterdam, mardi. — On dit que le gouvernement belge entend convoquer les deux Chambres, au Havre, et ouvrir la session, selon l'usage, le second mardi de novembre.

Le Kaiser et le roi de Saxe sur le front

Copenhague (mardi). — J'apprends que le quartier général du Kaiser est maintenant en France, sur le front occidental, et qu'il dirige les opérations. Avec le roi de Saxe, l'empereur a fait une tournée en automobile le long du front inspectant les positions, s'adressant aux troupes et s'efforçant de les stimuler avec son éloquence tapageuse.

Un message de Bâle dit que, dimanche dernier, il a inspecté les troupes allemandes en Alsace. Il portait un uniforme complètement gris, avec des médailles. Il sera les mains à plusieurs soldats, les appela ses frères d'armes et les exalta à faire un dernier effort victorieux.

LEUR "420"

L'Impérial de Madrid annonce qu'un des trois mortiers de 420 que les Allemands emploient à leur aile droite, vient de faire explosion par excès de charge, en provoquant une terrible catastrophe.

Tous les hommes à proximité de la pièce furent évanouis, des éclats et des débris de tout nature furent projetés à plusieurs kilomètres faisant de nombreuses victimes. Les bâtiments voisins s'effondrèrent.

Nouvelles de la Guerre

En Belgique ILS ONT DONNE LEUR PLUS GRAND EFFORT

Le correspondant du *Daily Mail* au Nord de la France, M. Basil Clarke, écrit à la date de mardi que, malgré des difficultés, on a droit à tout espérer de la bataille de l'Yser.

Il affirme que, la semaine passée, les Allemands ont donné leur plein effort. Les canons ne peuvent toujours se renouveler, pas plus que les renforts et les prisonniers comportent déjà des patriarches et des enfants de seize ans. Sur un mort, à Dixmude, on trouva des papiers établissant son âge, soixante-dix ans. Parmi les prisonniers, on découvrit un gamain de quinze ans. Il avoua que, cinq jours auparavant, il allait à l'école.

Cela, d'après M. Basil Clarke, indique la fin de l'effort allemand au Nord de la Belgique. Une autre preuve découle pour lui du fait que dans un noyau, non loin de Saint-Georges, il se trouve 24 boulets allemands enterrés, dont un seul a explosé. De pareilles choses ne se produisaient pas au début de la semaine.

DIXMUDE N'EST PLUS

Londres, 29 octobre. — On mande de Flessingue aux journaux que Dixmude est complètement détruit.

Les Allemands ont ravagé toutes les villes des environs, notamment Lichtervelde et Thielt.

Le curé et les nobles de Roulers et de Sladen ont été pendus ou fusillés.

COMBATS ACHARNES

Amsterdam, 27 octobre. — Selon le *Nieuw van der dag*, des fugitifs arrivés à Sluis venant d'Ostende, déclarent que des combats acharnés ont eu lieu hier soir entre Nieuport et Ostende.

Les alliés ont attaqué les Allemands à la batonnette et les ont forcés à battre en retraite au nord de Nieuport jusqu'à Middelberghe.

L'ennemi, dans sa fuite, a dû abandonner ses blessés.

Nieuport a été bombardé.

Les Allemands construisent des tranchées entre Bruges et Gand.

En France APRES CALAIS, BOULOGNE

Londres, 29 octobre. — Le *Daily Chronicle* annonce que le duc de Wurtemberg, en présence de l'échec complet du plan allemand, qui tendait à atteindre Calais, aurait pris maintenant Boulogne-sur-Mer comme objectif.

LA MORT DU PRINCE MAURICE DE BATTENBERG

Londres, 29 octobre. — Le roi George a ordonné à la Cour un deuil de trois semaines, en raison de la mort du prince Maurice de Battenberg.

En Russie UNE DEFAITE COMPLETE

Petrograd, 29 octobre. — Toute la ligne de la Vistule est maintenant complètement déblayée. La bataille s'est terminée par la victoire complète des Russes qui poursuivent les fuyards allemands et autrichiens vers la Sibirie et la Galicie occidentale.

Radom a été pris par les Russes après un combat très dur, et la cavalerie russe a occupé Lodz, à 75 milles de Varsovie, dans la journée d'hier. Elle n'a rencontré à Lodz qu'une faible résistance de la part de l'ennemi.

En Allemagne UN COMMUNIQUE ALLEMAND

Amsterdam, 28 octobre. — Le dernier communiqué officiel envoyé de Berlin dit que les Belges ont reçu des renforts importants dans les Flandres et que les navires anglais leur ont été remis.

Il reconnaît qu'en Pologne, les Allemands et les Autrichiens ont été forcés d'opérer une retraite devant de nouvelles forces ennemies venant d'Lvangorod, de Varsovie et de Nowo-Georgiersk.

Le Théâtre de la Guerre Les opérations en Belgique

Le grand état-major allemand nous réserve décidément de bien troublantes surprises.

Chacun a pu lire que l'ordre formel du « Maître » était de prendre Calais comme coque. C'est l'impitoyable ! On prendra Calais, puis de Calais on prendra l'Angleterre et tout ce qui l'environne.

D'autre part, on nous assure de source certaine que les Allemands construisent sur la Meuse des ponts en quantité telle, que le fleuve coule maintenant sous un véritable tunnel. On confirme enfin que Bruxelles est converti en un véritable camp retranché.

Voilà évidemment des paroles et des actes qui ne concordent guère ; la voté d'occuper Calais au prix de tous les sacrifices s'harmonise mal avec le souci d'assurer une retraite rapide et massive. Il ne paraît pas que l'état-major allemand envisage la possibilité d'une régression ordonnée, méthodique, coïncidant avec la réduction de son front de combat. Il faut des ponts et des ponts pour que l'armée française d'un seul coup la Meuse, mettant entre elle et les alliés l'obstacle de la rivière.

Comment des gens qui prévoient une débâcle possible peuvent-ils songer à une inutile conquête. Dans les derniers combats du nord, les pertes allemandes ne furent pas inférieures à 20.000 hommes ; cel-

« Nos réserves, ajoute-t-il, seront placées de manière à faire face à cette nouvelle situation. »

En Autriche-Hongrie L'ACTION SERBE

Nisch, mardi. — Un communiqué du bureau de la presse serbe dit :

« Le 24 octobre, l'ennemi, après un feu d'artillerie soutenu, a attaqué nos forces de Parachitza à Ratcha, mais fut repoussé. Sur le reste du front, rien de nouveau. »

En Chine LES COMBATS DE TSING-TAO

Pékin, mardi. — Des soldats anglais, qui se sont battus à Tsing-Tao, déclarent dans des lettres reçues ici que, récemment, nos hommes se sont accrochés avec les Allemands qui furent obligés de demander un armistice pour enterrer leurs morts. Cet armistice leur fut refusé, et les troupes anglaises chassèrent littéralement les Allemands droit sur leurs défenses les plus intérieures. Malgré un feu terrifiant, les pertes anglaises furent très minces. — (Herald.)

Sur Mer ON SAISIT

Bordeaux, 29 octobre. — Les autorités militaires ont saisi le vapeur *Colonia*, récemment arrivé à Bordeaux, sous pavillon anglais, lequel avait appartenu précédemment à des Allemands.

Le conseil des prises examinera si les conditions de vente doivent être considérées comme valables.

LES MINES

Londres, 28 octobre. — Un steamer anglais de 5.000 tonnes a été coulé, près de l'île Tory, par une mine.

Le capitaine et treize matelots se sont noyés. On a recueilli les trente autres hommes de l'équipage.

Combats d'Afrique du Sud

Londres, 29 octobre. — Le général Botha télégraphie qu'il est entré en contact, mardi matin, avec le commando du général Beyers et l'a mis en déroute, capturant 80 rebelles. La poursuite continue.

Les prisonniers en Allemagne

Amsterdam, 28 octobre. — La *Frankfurter Zeitung* publie une description du camp des prisonniers de guerre de Sennelager, près de Bielefeld.

Ce camp contient 15.000 prisonniers ; beaucoup sont Français, mais il s'y trouve plusieurs milliers de Belges, des Anglais et des civils arrêtés en Allemagne au moment de la déclaration de guerre.

Beaucoup d'entre ces prisonniers campent sous des tentes en attendant l'achèvement de bâtiments en maçonnerie.

Un petit nombre de prisonniers ont été mis à la disposition de propriétaires des environs pour aider aux travaux des champs sous la garde de soldats allemands.

D'autres sont obligés d'exécuter des travaux de terrassement et de construction de routes. Un tiers d'entre eux sont tenus de travailler dans les terres domaniales du voisinage. Seuls, les prisonniers civils ne sont pas astreints au travail.

Outre leur nourriture, les prisonniers reçoivent cinq centimes par jour.

Les Français sont, dit le journal allemand, les ouvriers les mieux disposés, les plus habiles et les plus consciencieux ; aussi on ne les donne qu'aux gros propriétaires. Les Belges sont moins capables. Les Anglais ne manquent pas d'habileté, mais ils sont plus revêches.

« Il dépend maintenant de messieurs les Allemands de décider de notre sort. S'ils tentent quelque chose comme Verdun ou ses environs, aux armes ! S'ils ne tentent rien, je ne reverrai leurs monceaux que prisonniers. »

« Je suis nettement partisan de vider la querelle complètement. Pas de demi-mesures ! Pas de charité diplomatique ! Pas de mensonges ! Il faut que l'autoritarisme germanique disparaisse, que Guillaume trébuche, et que la Force mise au service du Droit écrase la Force mise au service du Crime. Tel est notre souhait commun ! »

« Dites à tous que les socialistes font, en ces heures historiques, leur devoir, tout leur devoir. Qu'on ne leur reproche pas un jour d'avoir été timides : ils brûlent ! »

« Comme le sergent Edmond Bloch, le lieutenant Loysen et le caporal-fourrier Varella font honneur à la maison ! »

De Nieuport à Dixmude

Nieuport est une petite ville dont la population dépasse 4.000 habitants, située en bordure de la côte basse, à l'embouchure de l'Yser, à 15 kilomètres au sud-ouest d'Ostende et 10 kilomètres au nord-est de Furnes. Nieuport est arrosée par le canal qui prolonge dans la Flandre occidentale nos canaux de Furnes et de la Coline pour rejoindre plus au nord celui de Bruges à Ostende.

La voie ferrée relie le petit pont wallon à Ostende dans la direction du nord, à Dixmude vers l'est et à Furnes au sud-ouest.

La ligne de Nieuport à Dixmude est en zone zone de combat et paraît avoir joué un rôle actif pour la défense de la rive droite de l'Yser.

Dixmude est un centre d'une grande valeur stratégique, où s'effectue la jonction de nombreuses lignes de chemin de fer. Furnes, Nieuport, Ostende, Lichtervelde et Ypres sont directement reliées à Dixmude par la voie ferrée. La ville compte 3.900 habitants ; elle n'est pas arrosée par l'Yser, mais la petite rivière au cours pluvial n'en est éloignée que de 2 kilomètres tout au plus au sud-ouest.

Nieuport est au pouvoir des alliés, l'attaque allemande contre cette position ayant été repoussée vers le sud d'Ostende. D'après le correspondant du *Times*, deux régiments ennemis ont été en outre anéantis entre Nieuport et Middelkerke.

Middelkerke est une localité de 3.000 habitants, située en bordure de la côte basse sur la ligne de chemin de fer de Nieuport à Ostende. Pour se rendre de Middelkerke à Nieuport par la côte, il faut franchir, sur 8 kilomètres environ, une étendue de sable détrempé où la marche est particulièrement difficile.

Il y a tout lieu de supposer que c'est entre la voie ferrée et le rivage proprement dit que s'était aventurée la brigade allemande détruite par le feu des navires mouillés au large.

C'est vraisemblablement entre Nieuport et Middelkerke que se livrent les combats actuels qui s'étendent vers le sud-ouest dans la direction de Dixmude sur un front de 12 kilomètres.

Entre cette localité et Nieuport, le front, quoique d'une extrême mobilité, s'étend sur la rive droite de l'Yser entre le cours d'eau et la voie ferrée. Celle-ci longerait en partie la ligne de feu.

Au sud de Dixmude, des détachements allemands sont parvenus à franchir l'Yser dans les conditions les plus meurtrières.

R. Lecoindre-Patin.

COMMUNIQUÉ OFFICIEL

TROIS HEURES QUINZE

Progrès sensibles de nos troupes

Dans la journée d'hier, nous avons fait des progrès sur plusieurs points de la ligne de bataille, en particulier autour d'Ypres et au sud d'Arras. Rien de nouveau sur le front Nieuport-Dixmude.

Entre l'Aisne et l'Argonne, nous nous sommes emparés de quelques tranchées ennemies et aucune des attaques partielles tentées par les Allemands n'a réussi. Nous avons également avancé dans la forêt d'Apremont.

NOTE

Hier, le service d'aviation militaire de Paris, averti qu'un Taube, après avoir survolé la région de Compiègne et laissé tomber des bombes, se dirigeait sur Paris, a immédiatement envoyé des reconnaissances dans la région indiquée. Le Taube a regagné les lignes allemandes.

De même dans la région de Sens, où un Aviatik a rôdé et où il a dû faire demi-tour.

Nos collaborateurs au feu

P.-H. LOYSEN ET A. VARELLA NOUS EXPRIMENT LEUR FOI

Bonnes nouvelles de notre cher Loysen. Voici un mot de lui, un simple mot dans lequel nous le retrouvons tout entier.

« Merci, mon ami ! J'ai fait un mois de campagne dans l'Est, sous le feu de la grosse artillerie allemande. Maintenant, je coopère avec les Anglais. Toutes nos pensées sont à la France, à notre sainte France, n'est-ce pas ? C'est-à-dire à la République une et indivisible. »

D'une lettre de notre ami Varella, nous extrayons les passages suivants où ce doux et tranquille poète s'affirme simplement héroïque :

« J'ai miraculeusement échappé à la mort, lors d'un combat auquel j'ai participé il y a quelques semaines. Ma capote, toujours française, en garde sur elle les trous probants ! »

« On ne peut guère imaginer à distance un champ de bataille et la musique affreuse des canons et des balles. Elle verse l'inconscience au cœur du plus conscient. On ne marche pas au trépas : on y court. Assourdi par la mitraille, aveuglé par la fumée, enivré d'imprécise et violente ardeur, l'homme devient un automate magnifiquement brutal. Heureux celui qui en réchappe ou qui meurt ! »

« Il dépend maintenant de messieurs les Allemands de décider de notre sort. S'ils tentent quelque chose comme Verdun ou ses environs, aux armes ! S'ils ne tentent rien, je ne reverrai leurs monceaux que prisonniers. »

« Je suis nettement partisan de vider la querelle complètement. Pas de demi-mesures ! Pas de charité diplomatique ! Pas de mensonges ! Il faut que l'autoritarisme germanique disparaisse, que Guillaume trébuche, et que la Force mise au service du Droit écrase la Force mise au service du Crime. Tel est notre souhait commun ! »

« Dites à tous que les socialistes font, en ces heures historiques, leur devoir, tout leur devoir. Qu'on ne leur reproche pas un jour d'avoir été timides : ils brûlent ! »

« Comme le sergent Edmond Bloch, le lieutenant Loysen et le caporal-fourrier Varella font honneur à la maison ! »

LES BLESSÉS

Une personne, qui n'a pas voulu se faire connaître, nous a offert les blessés et tabliers pour l'infirmerie qui part demain soir vers les blessés. Nous lui avons remis nos remerciements bien vivement la charmante anonyme.

Chronique de Paris

LE MIEN..

J'avais pour amie une femme qui, selon l'expression populaire, était la bonté même. Cette femme vivait dans un perpétuel don de soi. Tout ce qui souffre lui était cher et sa maison fut souvent l'asile d'une détresse découverte en chemin.

J'ai rencontré cette femme, et quand elle m'en a parlé, je ne l'ai pas reconnue.

— Quelle horreur ! s'est-elle écriée.

— Hélas ! oui, nous vivons toutes dans l'anxiété et ces jours sont terribles.

— C'est mon fils, à moi, qui est parti.

— Je sais et les femmes montrent un admirable courage.

— Oh ! les autres !... mon fils s'est battu.

— A-t-il été blessé ?

— Non, par bonheur ! Il est même revenu se reposer près de nous quelques jours, mais il est reparti...

— Vous avez de ses nouvelles ?

— Assez régulièrement, mais ce pauvre petit.

— Chère madame, je connais des femmes qui, depuis le 20 août, n'ont pas reçu de lettres.

— Oui, c'est possible, mais j'ai tant gâté ce petit.

— Bien des mères pourraient en dire autant, qui plus jamais ne serreront contre leur cœur usé de larmes, le petit qu'elles bercèrent. Et tant de malheureuses souffrant déjà d'une misère qui s'ajoute à leur peine morale !

— Nous, nous avons de quoi manger, mais ça ne fait rien, que le mien revienne à tout prix.

— La guerre est une horrible chose, mais puisque nous devons la subir, songez que vous êtes parmi les heureuses.

— Par exemple !... avec mon fils pour qui je tremble.

— Alors, de ces fleuves rouges, de ces champs de carnage, de ces convulsions d'une guerre de géants, d'où sortira, nous voulons l'espérer, la paix du monde, vous pouvez ne voir que votre propre chagrin, vous qui avez encore puissance d'espérer !

— Rien ne me rendrait mon fils.

— Hélas ! non, pauvre femme, rien ne vous le rendrait, mais certaines d'entre nous se disent que sous la douleur ne doit pas s'éteindre cet idéal de pitié qui mettait dans nos yeux, les unes pour les autres, aux premiers jours de notre épreuve, une émotion d'un sourire.

Fanny CLAR.

Du Tabac pour nos Soldats

Mlle J. DELANGE, 36, avenue d'Orléans.

« Depuis longtemps nous avions songé à votre idée. Nous sommes heureux que vous ayez pris l'initiative. »

ROUGAINS, Tabacs, 21 av. d'Antin.

« Très honoré de pouvoir faire quelque chose d'utile pour nos braves. Je vous félicite de votre initiative. »

V. MOCHÉ, Tabacs, 103, rue de Vanves.

« Avec vous ! Et merci pour nos pieux vœux ! »

LEMOINE, Tabacs, 6, place du Tertre.

« J'accepte : J'espère que votre œuvre aura du succès. Je ferai tout pour qu'il en soit ainsi. »

DEBANTRE, 51, avenue de Villiers.

« Je participerai de grand cœur à votre œuvre patriotique. Je ferai tout mon possible pour que la corbeille se remplisse. J'ai moi-même mon mari mobilisé. »

Mme BASTIEN, 4, place Cléchy.

« J'admire votre initiative et je ferai tout pour qu'on donne le plus possible. »

A. AUTARD, Tabacs, 212, rue de Rivoli. (A suivre).

DONS REÇUS AU "BONNET ROUGE"

15 paquets de 50 cent., 16 pipes, 7 cahiers de papier (don des postiers du bureau 55, brigade Barrière) ; 4 corbeilles (don de M. Schmol) ; 500 grammes de tabac, 2 cigares (don de M. Grindel) ; 10 paquets de 50 cent. (don de Mme Bauer).

REMERCIEMENTS A NOS CONFÈRES

Nos confrères l'Intransigeant, la Presse, la Guerre Sociale, Paris-Journal, The New York Herald, ont bien voulu annoncer notre initiative à leurs lecteurs ; nous les en remercions sincèrement.

